

LECTURES

RECENSION DU ROMAN DE DIANE MEUR, *SOUS LE CIEL DES HOMMES*¹

Isabelle Chambost

Alors que *La carte des Mendelssohn* embrassait, en suivant le déploiement de cette famille aux multiples ramifications, le temps et l'espace, *Sous le ciel des hommes* se déroule au sein d'un « Grand-Duché » dont les évocations du lac et des coteaux empruntent aux paysages de micro-Etats européens. « Tout ici s'emploie à bannir l'idée du changement », « rien ne s'y transforme qu'à contre-cœur », dans cette « plaque tournante où se jouent bien des réorientations », « cinq messieurs dégustant de l'eau-de-vie d'abricot locale [...] c'est une fusion-acquisition » et où les tentatives d'obtention d'un droit de séjour plongent les étrangers demandant l'asile dans l'absurdité des affres bureaucratiques.

Si le romain noir – ou fantastique – se sert parfois de la fiction pour porter des analyses sociologiques puissantes du monde contemporain, il est plus rare que le genre romanesque en fasse directement son objet. C'est peut-être qu'initialement Diane Meur souhaitait rédiger un pamphlet, en mobilisant le caractère spontané, vivifiant voire jubilatoire de cette forme littéraire, afin de « *Remonter le courant* » et d'opérer une « *critique de la déraison capitaliste* ». Elle fera de la réalisation de ce dernier l'une des orientations de ce roman. Sa fragmentation entre plusieurs personnages – un ouvrier forestier, une comédienne de théâtre, un musicien, un libraire, un économiste, une relectrice – lui permet de l'écrire à plusieurs voix, en mobilisant diverses sources d'inspiration et en laissant les différentes subjectivités progressivement s'exprimer.

Certains textes – comme celui de Cédric, libraire, reposant sur la métaphore de la remontée d'une rivière – sont discutés lors de séances amicales d'écriture collective, qui nous laissent deviner les rapports à l'écriture et plus largement des bribes de vie de chacun. D'autres textes émergent à l'occasion du parcours romanesque des personnages : Jérôme, par exemple, fleur bleue, peine depuis sept ans à finir sa thèse et s'interroge sur l'issue de la relation adultère qu'il entretient avec une cadre dynamique au cœur des modes de management d'un grand groupe de mode.

¹ Éditions Sabine Wespieser, 2020.

Stan, musicien, se remémore, en sortant de la visite annuelle chez sa tante enracinée dans ce Grand-Duché, les après-midis passés avec son grand-père, d'origine roumaine, rétameur de métier. Sonia relectrice dans une des grandes maisons d'édition, incomparable dans l'aide qu'elle apporte aux futurs auteurs mais incapable de prendre la plume par elle-même, trouvera dans sa compréhension d'une tragédie familiale un déclencheur pour son texte. La narration de ce processus collectif, ancré dans le quotidien de chacun, permet de rassembler des bribes sur « les bases fragiles d'un totalitarisme qui n'a pas besoin de devenir politique », fondé sur « la concurrence », « conduisant à de nombreux perdants payant le moins cher au prix fort », se développant grâce à « l'innovation et le renouvellement perpétuel », reposant sur « des consommateurs modèles » et « la foi dans le progrès technologique ». Mais c'est surtout grâce à cette force du collectif et à la confiance acquise, que chaque personnage se dévoile et se construit.

C'est ainsi également à travers la thématique de l'exil que Diane Meur opère sa critique du capitalisme. Hors du temps et de l'espace, l'exilé.e se décline dans deux vies de batailles quotidiennes, celle de Sémira et celle de Ghôun, décrites de manière sensible et poétique, en mettant l'accent sur les sources originelles d'humanité. L'ironie n'est pas très loin lorsque l'auteure croque les préjugés de ceux qui ne perçoivent les réfugiés qu'à travers ce à quoi cette société les ravale. Ce roman s'attarde, ainsi, avec une grande malice et une grande finesse psychologique, sur les formes de condescendance et de mépris suscitées par ces univers cloisonnés, qui ne s'ouvrent, à l'occasion, que dans une visée utilitariste.

Suscitant une discussion entre intellectuels à partir des oxymores de deux titres *Atlas mondial de l'utopie* et *La Grande Histoire de l'anachronisme*, l'exil fait également l'objet d'une commande d'un ouvrage par un éditeur à un ancien reporter de guerre, ouvrage qui retracerait l'accueil par ce dernier pendant plusieurs semaines d'un exilé. Hossein remportera haut la main le processus de sélection du « bon réfugié » et la confrontation quotidienne de ces deux hommes modifiera leur trajectoire de vie. D'autres n'auront pas cette chance.

C'est en effet par la déconstruction de la perversité des systèmes que la romancière clôt son roman, soulignant également qu'il existe toujours une palette de choix qui s'offrent à nous, entre le pire et le meilleur.

La force de la fiction et de ses imaginaires, alliée à un style admirablement évocateur, permet ainsi de diffuser une réflexion salutaire sur des thèmes très évocateurs pour la sociologie de la gestion.